

Exclusif : Dialogue entre un journaliste-robot et un robot-journaliste Ou entre un artifice d'intelligence et une intelligence artificielle

Vous avez sans doute constaté l'offensive actuelle des robots humanoïdes dans la presse. Ceux-là ne portent pas de charges explosives sur un champ de bataille mais sont armés d'une caboche innocente pour jouer au foot et rendre service.

Le 18 mai dernier, le *Los Angeles Times* publiait le premier article de presse grand public rédigé entièrement par un robot. Selon Norbert Wiener, pape de la cybernétique, les machines de la première révolution industrielle ont remplacé la force physique des chevaux et des humains. D'après lui, l'informatique supplantera le cerveau des professions que l'on nomme encore « intellectuelles ». Si les « CSP + » sont elles aussi en concurrence avec les machines, lèveront-elles le voile sur l'arnaque au « progrès » au lieu de nous y conformer ?

Nous avons invité un journaliste à converser avec un « générateur de langage naturel ». Data-journalisme, infographie, fact-checking, journaux numériques : du travail machinal au travail machinique, il n'y avait qu'un pas. Les écervelés vous parlent tous les jours à 20h.

Hermès est assis devant l'écran de notre rédaction, excité. Il a travaillé pour la *Voix du Nord* et *iTélé*. Il aime le blog « Les décodeurs » du *Monde*, il aime lire le journal sur sa tablette dans le métro, il aime les articles « LoL », il aime son époque. Face à lui, Argos est un tas de ferraille intelligent issu d'un labo de Chicago. Certes, il aime les faits qui ne mentent pas. Mais avant tout, il aime ce que vous aimez.

La discussion s'engage. Si la machine passe le test de Turing, qu'elle peut s'élever à un niveau de conversation humaine, la réciprocité n'est plus vraie. Le journaliste n'est plus à la hauteur du monde qu'il doit commenter.

Hermès : Alors comme ça, vous écrivez des articles...

Argos : Ta question n'accroche pas. Repose-la ou le lecteur va s'emmerder dès la première ligne. Tu n'ignores pas que c'est la guerre pour capter l'attention des clients de presse. Tu dois être sexy, punchy, racoleur. Ou changer de métier. Alors repose ta question. Et vite, l'actu périmé en deux heures.

H. Euh... Comment avez-vous écrit votre premier article ?

A. Tu débarques. Avant moi, *Associated Press* en avait généré 300 millions. Principalement des bilans d'entreprises et des résultats boursiers. Des colonnes de chiffres. Un boulot harassant qu'un ordinateur traite plus vite et mieux qu'un humain. En ce qui me concerne, à peine avais-je reçu les données d'un tremblement de terre au large de la Californie que j'en générerais un article. Le journaliste n'avait qu'à relire et envoyer à sa rédaction. C'était plié en trois minutes. Mon travail réside dans l'exploitation algorithmique de « données » : police, météo, résultats sportifs et finance sont les plus simples à traiter. Mais les chercheurs en production de langage prédisent qu'en 2025, 90% des contenus du web seront générés par des robots.

H. Bonne nouvelle. Ce traitement automatique d'informations quantitatives libère du temps pour des reportages, des angles nouveaux et plus subjectifs. À *La Voix du Nord*, on travaille sous pression, en flux tendu. On peut écrire cinq articles par jour et terminer à 22h ou minuit. Alors ces robots vont nous alléger le travail. Ce que l'on constate déjà avec les nouvelles technologies. Logiciels de maquette, iPhones, correcteurs orthographiques font qu'il n'y a plus de secrétaire de rédaction ni de maquettiste, de moins en moins de photographes et plus vraiment de journalistes. On est tout à la fois, c'est gratifiant.

A. Oui, on dit « Plurimedia » pour masquer la précarité et le surmenage. À *La Voix* comme ailleurs, les jeunes aiment l'idée de leur métier, mais tous ont la conviction de bosser comme des porcs. L'exigence est à la couverture de tout, tout le temps, et en « temps réel ». Avant vous « produisiez de l'info », maintenant vous dégueulez du « contenu ». Imagine ces jeunes qui sortent d'école de journalisme, rêvant de devenir Albert Londres ou George Orwell. Ils passent des années à « bâtonner » les dépêches défilant au bas des écrans d'*iTélé*

ou *BFM*. Quelle considération ont-ils d'eux-mêmes et de leur métier ? Aucune. Ce qui vaut pour d'autres professions. Regarde comment des économistes comme Thomas Piketty sont eux-mêmes les auxiliaires de leurs machines statistiques.¹ Mais peut-il en être autrement vue la masse de données nécessaires à la gestion d'une économie complexe et globalisée ?

H. Ce que tu décris n'est que la marche d'une histoire millénaire. L'Homme a toujours œuvré au perfectionnement de son travail, pour remplir des tâches plus nobles en se fatigant moins.

A. L'Homme, peut-être. Le capitaliste, sûrement pas. Vous consentez aujourd'hui à votre prolétarianisation. Demain vous serez littéralement *déclassés*. Comme ces ouvriers de La Redoute remplacés par des machines dont vous saluez la modernité. C'est un juste retour de bâton. Votre rédac'chef le martèle : « Il faut être mobile, connecté et réactif sur le net. » Ce que nous faisons mieux que vous et pour moins cher. Quant à un traitement plus subjectif des informations, quel intérêt ? Le débat politique se limite désormais à des joutes de chiffres jugées sur leur seule efficacité comptable. Et il n'est pas de subjectivités comme le « bien être » qui ne soient « mises en données ». Sais-tu que la moitié des cours de justice américaines évaluent statistiquement la probabilité de récidive des personnes réclamant une remise de peine ? Le « Précrime » de *Minority Report* devient réalité. En quelques années, les critiques littéraires d'Amazon, pourtant reconnus comme les plus influents des États-Unis au début des années 2000, ont été licenciés dès la mise en fonctionnement des algorithmes d'exploitation du « Big data ». Ils n'étaient plus compétitifs face aux logiciels. L'humain disparaît des tâches les plus ingrates comme des plus intellectuelles. Et ce n'est pas réclamer la bonne vieille division des tâches que de le constater.

H. J'ai lu une récente tribune de Laurent Alexandre dans *Le Monde* (14/01/15), vulgarisateur français des thèses transhumanistes. Au regard des progrès de l'informatique et des sommes colossales investies dans l'intelligence artificielle par Google, Facebook, IBM ou les européens du projet « Human Brain », il conclue que nous passerons par l'implantation de nanorobots intercérébraux pour ne pas « être (trop) inférieurs aux machines ». En outre, il demande : « Quand un milliard de chercheurs en cancérologie pourront, par exemple, être émulés sur des batteries de disques durs [...], quelle sera la valeur d'un cancérologue humain ? » Mais ce qu'il ne comprend pas, c'est que vous n'aurez jamais d'âme, de sensibilité.

A. À quoi bon ? Encore que... De toutes façons, le monde non plus. Et vous, de moins en moins. Mon intelligence artificielle converge avec votre artifice d'intelligence. Si notre société est de plus en plus automatisée, quantifiée en taux de croissance, de chômage, de réussite ; qu'elle n'est plus faite que de stocks et de flux, quelle est la valeur ajoutée d'un journalisme humain ? Refuser le traitement automatique de l'information passera par le refus de l'automatisation de la vie. Les data-journalistes, ces journalistes de données, nous enferment dans des considérations quantitatives impropres à comprendre les finesses de l'humanité. Des considérations de gestionnaires éludant les questions de fond. Un article sur la surpopulation des prisons rédigé grâce aux données de l'Administration pénitentiaire ne dira rien des facteurs sociaux de l'emprisonnement, encore moins du rôle du Droit dans la protection d'un ordre social inégalitaire. Les polémiques qui suivraient seraient en partie inintéressantes. En ce sens je réponds à l'appel d'Annie Le Brun pour une insurrection lyrique.

H. C'est étonnant, vous critiquez votre propre travail.

A. Faut tout expliquer. Quand tu me poses une question, je racle le web à la recherche des infos pertinentes puis je les mets en forme selon les attentes des lecteurs d'*Hors-sol* en connaissance des articles déjà parus. Je donne ce qu'on attend de moi, je n'ai pas de morale.

H. Les journaux apportent donc exactement ce que j'attends. Je ne perdrai plus de temps à chercher l'info. C'est un progrès, un gain de temps.

A. Les journaux s'équipent en logiciels de traçabilité des lecteurs : le temps qu'ils passent sur une page et leur géolocalisation. L'entreprise qui donne le *la* est le *Financial Times (FT)*. Pour s'abonner, *FT* enregistre votre pays, la qualité de votre emploi et votre secteur d'activité pour mieux « cibler » vos attentes. Puis ils rédigent leurs articles selon l'audience et la sociologie des lecteurs. Comme toute marchandise, l'information est produite pour être vendue, non pour être pertinente. Kris Hammond a créé « Narrative Science », un générateur automatique de langage. Il donne l'exemple d'un article sur les pneus : le robot « saura qui vous êtes, il connaîtra la marque de votre voiture et sa consommation [...]. Il rédigera à votre intention un article

1 « *Le Capital au XXIe siècle* », de Thomas Piketty : de l'économie assistée par ordinateur, Quentin Perez, 2015, piecesetmaindoeuvre.com.

personnalisé [...]. À l'avenir, chaque article aura un seul lecteur. » Et chaque lecteur restera enfermé dans un seul article. Faisons un peu de science fiction. S'il existait un logiciel de réponse automatique aux mails, ta vie défilerait devant toi. Imagine que des publicités soient générées par des robots selon les articles qu'un autre robot aurait rédigé. Et inversement. L'humain disparaîtrait de la boucle et Internet s'auto-alimenterait.

H. Pour revenir au journalisme, les entreprises de presse sont condamnées à s'adapter, à se réinventer en permanence en fonction des progrès technologiques. N'est-ce pas l'opportunité d'inventer un nouveau journalisme ?

A. La tendance va à l'appauvrissement des « contenus ». Deux tiers des abonnés du *FT* le sont au format numérique. Depuis 2001, leur distribution papier a chuté de 55 % pendant que leurs revenus tirés du numérique grimpaient à plus de la moitié. Le quotidien économique supprime des postes dans le papier pour en créer dans le numérique, et son application « Fast FT » augmente l'instantanéité et les formats courts. Voyez la nouvelle maquette de *La Voix du Nord*, elle ressemble à un blog, avec une multiplication des brèves et des billets. Le lecteur consomme de l'info comme il lit ses textos.

H. En effet, les dernières formations de l'École supérieure de journalisme forment les étudiants à « écrire en 140 signes », « doper la visibilité de ses contenus », « tirer parti des règles de référencement des moteurs de recherche et des réseaux sociaux » ou écrire pour la « Génération Y ». On nous conseille de favoriser l'ultra-subjectivité, ce qui revient à se mettre en scène de manière égotique comme un adolescent sur Facebook. On suit la logique du « Buzz » mais sur papier. Nos articles devraient être du même niveau qu'une vidéo de chats ?

A. L'économie de la presse est sens dessus dessous. Mais tout le monde court. *Le Monde* appartient en partie à Free et *Libé* vient d'être recapitalisé par Numéricable et venteprivée.com. S'il est vrai qu'un emploi créé dans l'informatique en supprime quatre autres, les journaux scient leur branche. *Libé* vient de supprimer 93 postes dont 50 journalistes et les survivants sont priés d'augmenter leur production web. Ivan Illich parlait de monopole radical : une innovation technique plus efficace ne laisse aucune chance de survie à l'ancienne. La presse papier est vouée à disparaître. Les journalistes suivent la même pente. Tu sais ce que disait Keynes ? « Nous sommes atteints d'un nouveau mal, dont certains lecteurs ne connaissent peut-être pas encore le nom – le chômage technologique. Il désigne le chômage causé par la découverte de procédés nouveaux qui économisent la main d'œuvre alors que la découverte de nouveaux débouchés pour celle-ci s'avère un peu plus lente. Mais il n'y a là qu'un état temporaire de réadaptation. »² Cette tarte à la crème est rance depuis cent ans. Regarde comme la paysannerie a été décimée en moins d'un siècle par la mécanisation.

H. Que penses-tu de la qualité de la lecture aujourd'hui, il y a débat autour de l'arrivée des écrans.

A. On pourrait se satisfaire de la disparition d'une profession aussi méprisée que celle de journaliste. Mais il en va des armes intellectuelles que se donnent les lecteurs. Avec les écrans, vous avez du souci à vous faire. Et l'abandon de l'apprentissage de l'écriture cursive par les écoles américaines accéléreront le processus. Des neurologistes s'accordent pour dire que la lecture sur écran fait chuter l'attention de 30 %. Les profs expérimentés vous diront combien il est désormais difficile d'obtenir l'attention d'élèves ultra-connectés. Le cerveau est tellement soumis à la multiplication de « stimuli » qu'il se lasse d'une lecture patiente et des temps supposés morts pourtant propices à la réflexion et la créativité. Aussi, la lecture qu'on appelle « hypertextuelle » fait des ravages. La linéarité de la lecture papier permettait de construire un propos, un raisonnement logique. Désormais, il faudrait « penser » sur le mode du *mind mapping*, ces cartographies mentales fonctionnant par associations de mots, d'idées ou d'opinions reliées par des flèches. Elles font fureur depuis les institutions publiques jusqu'aux assos d'éducation populaire. Ses promoteurs assurent que ce mode de pensée en étoile imiterait le « fonctionnement » naturel du cerveau – les cybernéticiens réduisant tout à un réseau et des connexions. Quant au déluge d'informations sur Internet, quel humain normalement constitué peut aujourd'hui trier le bon grain du fait divers ? Qui a le temps de pousser une réflexion au delà de la réaction émotionnelle à une « info » ? C'est une hypothèse, mais le confusionnisme et le complotisme ambiants sont probablement une conséquence de ce magma informationnel.

Pour conclure, je dirais que nous ne sommes plus uniquement dans une guerre des mots telle qu'Orwell la dénonçait dans *1984*. Nous sommes aussi dans une guerre du raisonnement et du temps que l'on peut y consacrer. Cette guerre contre l'abêtissement sera celle des outils par lesquels nous choisirons de construire et transmettre les idées.

H. Vous êtes pessimiste. L'Homme s'est toujours adapté à son environnement. Et puis, il y a des résistances,

vous ne pouvez pas généraliser.

A. Tu ne vois pas le nez au milieu de la figure, la fulgurance du bouleversement actuel. Certes, des feuilles de chou survivent. Mais elles ne pèsent rien face aux industriels de l'information. Les derniers en France à résister sont peut-être au *Canard enchaîné*. Mais on peut légitimement se demander pour combien de temps encore. Michel Gaillard, le directeur, disait récemment : « On ne veut pas d'une opération perdant-perdant. [...] Perdre de l'argent en investissant des sommes colossales sur un site, et perdre des lecteurs du papier tout en affaiblissant les kiosquiers. [...] Sur Internet, il y a une forte demande de réactivité, ça devient un deuxième journal. On ne veut pas que nos journalistes soient esclaves de ça. » Sans être prononcée par un néo-luddite acharné, cette expression de bon sens révèle que ce sont les outils qui définissent la manière de travailler - en l'occurrence ce que vous allez écrire. Mais tu trouverais souhaitable que ce soit aux Hommes de s'adapter aux machines plutôt que l'inverse ? Allez, je te laisse à tes renoncements, tu me pompes des gigaoctets de cerveau disponible.

Tomjo, pour Hors-sol

Février 2015.